

LES LIVRES

ANDRÉ GIDE : *Pages de journal 1929-1932*, 1 vol. (Librairie Gallimard, « les Essais »). — ILYA EHRENBURG : *Vus par un écrivain d'U. R. S. S.*, traduit du russe par MADELEINE ETARD, 1 vol. (Librairie Gallimard). — PAUL CLAUDEL : *Positions et propositions*, 1 vol. (*ibidem*).

On a souvent publié, depuis un demi-siècle, le *Journal d'une conversion*. M. André Gide nous offre à son tour un document de ce genre; mais, bien entendu, il s'agit de sa conversion au communisme. Il nous excusera d'y prendre le même intérêt qu'il marqua jadis à l'évolution psychologique de ses amis croyants. Comme eux, il essaie de retrouver les cheminements de la grâce dans un esprit que la vérité a conquis bien avant qu'il s'en doutât. A l'en croire même, il aurait toujours suivi la même voie. La conscience qu'il en prend est la seule nouveauté en l'affaire.

Voilà pourquoi on aurait tort d'ironiser sur ces *Pages de journal* qui ne nous présentent guère un serviteur du prolétariat, ni un exploité, humilié et offensé, mais un grand bourgeois dilettante, sans cesse en voyage dans le monde et dans les livres. Sa conviction qu'une belle vie manquait au fond d'intérêt, de raison suffisante, a plutôt de quoi émouvoir. Et sa sincérité aussi; car il ne surestime pas les services que la Cause peut attendre de sa personne. Après avoir rêvé (p. 159) de donner son sang pour assurer le succès de l'Union soviétique, il s'excuse de ne participer point à l'action publique : « *Laissez-moi tranquillement écrire ce que j'ai encore à écrire : c'est ainsi que je pourrai le mieux et le plus durablement vous aider.* »

Le principe sur lequel il revient sans cesse est, en effet, que « *le communisme bien compris a besoin de favoriser les individus de valeur* » (p. 141). Et il est certes plus agréable d'avoir été placé par la nature au nombre de ceux-ci que parmi les mineurs russes sur qui M. Gide s'attendrait (p. 114) : « *Une demi-heure pour descendre en rampant au fond de ces mines sans ascenseur, cinq heures de travail accroupi dans une atmosphère étouffante. C'est un devoir à accomplir auquel joyeusement ils se soumettent ! Ah ! comme je comprends leur bonheur !* » M. André Gide dit même en propres termes : « *Un individualisme supérieur*

doit souhaiter la standardisation de la masse. » C'est peut-être vrai, mais c'est aussi le type des vérités que la masse n'aime pas trop... Il reconnaît qu'après avoir vu la foule dans un cirque (il est vrai que c'était la foule d'une grande ville « capitaliste ») « *rien de plus attristant que de faire partie (oh ! bien malgré soi) d'une élite et de ne pouvoir consentir à communier avec l'immense majorité de l'humanité* ». Nous y sommes, M. Gide aime peut-être mieux son prochain en général que son voisin en particulier... Il reconnaît aussi que le vieux monde a eu des charmes, qu'il a permis l'éclosion d'une littérature où il se complait, et que peut-être une forme de civilisation disparaîtra avec lui. Mais, dans son état et à son âge, l'auteur de *Saül* n'a pas à craindre grand-chose de la subversion. *Magnum solatium*, a dit un ancien, *cum universo rapi...*

Cependant sa critique n'est pas purement négative; il exprime en plusieurs endroits une foi curieuse dans l'intelligence et l'industrie humaines. Il estime que les maux du monde sont attribuables non pas à la fatalité, mais à l'incurie et à la bêtise, pour un peu il dirait à l'obscurantisme. Il se permet même parfois des prédictions sur le progrès qui ne manquent pas d'effarer un peu ses nouveaux camarades... Je songe surtout à ses vœux sur le statut des sexes et de l'amour : elles ne sont sûrement pas encore dans la ligne générale du parti... Enfin, supposons que M. Gide soit prophète et précurseur. L'essentiel de son *Journal* réside dans la profession antireligieuse qu'il y fait. Là-dessus, au moins, celui qui écrivit *la Porte étroite* est devenu orthodoxe. Il dénonce comme tous les propagandistes de son bord la superstition, opium du peuple et instrument aux mains des oppresseurs. Il se déclare à jamais séparé du christianisme : « *(Le seul Dieu) auquel je puisse croire, épars dans la nature, j'accorde qu'il ne mérite plus le nom de Dieu.* » Mais cette apostasie solennelle garde un accent de dépit amoureux : « *Judas a moins trahi [le Christ] et moins perfidement que ceux qui prétendent, par ses paroles, autoriser une société qui d'abord fait de ceux que ses paroles désarment des dupes.* » Chose curieuse, il ne cesse de porter attention à l'Eglise et à ses sépulcres blanchis. Page 213, c'est tout juste si ce huguenot n'en appelle pas au pape contre le catholicisme. Le pape lui paraît bridé dans son œuvre sociale par ses sujets mêmes, et il se demande si ses encycliques ne laissent pas « *entrevoir combien plus généreuse serait sa propre pensée, son propre élan chrétien, si libre de s'abandonner à lui-même, je veux dire à Dieu* ». Ces phrases datent de six mois. J'ai grand-peur que M. André Gide, athée et communiste, ne paraisse à ses amis un peu plus tenté par le camp adverse qu'il ne convient à un pur. On ne peut dépouiller le vieil homme d'un seul coup.

Et la preuve en est que ce *Journal* est plein

de reproches, c'est-à-dire d'attentions à une culture qu'il serait exemplaire de vomir et d'oublier en bloc. M. Gide reste homme de lettres jusqu'aux moelles. Ses méditations esthétiques, morales, grammaticales même (il en est beaucoup, pas toujours très pertinentes) le penchent plus souvent vers le passé que vers l'avenir. Il me paraît lire ses bons auteurs de préférence à Karl Marx. Il a beau dire que sa tour n'est pas d'ivoire, mais de verre : « *observatoire où j'accueille tous les rayons, toutes les ondes, tour fragile où je me sens mal à l'abri, ne veux point l'être; vulnérable de toutes parts, confiant en dépit de tout et les regards fixés vers l'Orient* », je ne crois pas que l'industrialisation le passionne autant que la lecture d'*Andromaque*, de Hugo, de Pope, et la polémique avec M. Henri Massis (*passim*). Il revient plusieurs fois sur le désir qu'il a de honnir Barrès. Il l'éreinte sous tous les rapports, il le tue et le retue. « *Faux goût, fausse dignité, fausse poésie et véritable amour d'une fausse grandeur... On a monstrueusement surfait ses qualités d'artiste, etc...* » Sans doute se souvient-il d'avoir subi son influence au temps de *Préludes* et d'avoir largement discuté la thèse des *Déracinés*. En revanche, il ne méprise pas trop M. Bourget. Et il déclare, lui, l'auteur des *Nourritures terrestres*, que le ton de *Also sprach Zarathustra* est insupportable !... Tout le livre est très amusant à feuilletter pour les gens au courant de la littérature. Le seul jeu de mettre des noms sous les initiales dont M. Gide désigne ses confrères passionnera le lecteur. En enfin, on ne saurait trouver antipathique tant de vigilance de l'esprit et du goût, tant d'application puritaine à toujours scruter sa conscience, un désir, si constant et si constamment déçu, de pouvoir dire : « Voilà ce que je pense au fond. » Rien ne ressemble à ce point à un chant de triomphe, à un *Juveni portum*. M. Gide donnera jusqu'au bout le spectacle dramatique d'un bourreau de soi-même, d'un intellectuel déchiré. Inutile de ruser avec ses convictions. Inutile de nous dire que « *son attente désespérée prend malgré tout couleur d'espoir* ». Nous sentons bien que le royaume de la paix n'est pas pour lui de ce monde. Et ajoutons à ces motifs d'estime que chaque fois qu'il parle théoriquement des lettres, c'est avec une finesse et une sagesse toutes classiques. Vous trouverez (notamment p. 135) quelques principes de son esthétique, la supériorité du succinct sur l'éloquent, le culte de l'effet modéré, où il faut applaudir. Si démoniaque qu'on ait voulu le peindre, M. Gide a le culte de l'équilibre, en art tout au moins, et sa nouvelle position politique n'empêche pas que son cœur inquiet s'exprime souvent de façon généreuse, vraiment humaine. Je ne vois personne qui présente moins cette résignation au mal et cette acceptation définitive du dam, qu'on dit être le propre de l'enfer. Ses semi-apologistes chrétiens, M. Mauriac, M. Du Bos, ou

M. Schwob, peuvent nourrir encore quelques espérances.

Si l'on veut voir par contraste ce qu'est une véritable critique communiste, on aura intérêt à lire les études réunies par M. Ilya Ehrenbourg, et traduites par Mme Madeleine Etard. M. Ehrenbourg est un des premiers romanciers de cette époque; ou du moins il le serait si son pays le laissait libre d'écrire sans souci de démonstration et de propagande. En tout cas on ne saurait récuser son témoignage, impartial ou non. Il dépose avec esprit et verve, sans cette hargne chagrine qui caractérise d'habitude ses pareils. Mais, vivant en France une bonne partie de l'année (et j'ajouterai : à Montparnasse) il devait forcément donner à la Russie les gages de son loyalisme : les articles qu'on traduit sous le titre de *Vus par un écrivain d'U.R.S.S.* sont donc un peu plus cruels qu'il ne faudrait. Or, il y a plus d'enseignement dans la sévérité que dans l'indulgence.

M. Ehrenbourg voudrait nous faire croire que le « *Climat tempéré* », au moral et au physique, de la France n'est pas une marque de la faveur des dieux, mais une tare. Il n'a pas grande confiance dans nos qualités révolutionnaires et il décrit notre félicité avec un dédain qui est peut-être une forme de la jalousie. « *La France n'a pas eu de ces génies universels qui ont aisément franchi les frontières de l'espace. Dante, Cervantès, Shakespeare, Goethe, Tolstoï n'étaient pas Français. La force de la littérature française ne réside pas dans l'universalité de ses idées, mais dans son art de nous présenter des gens vivants (?)*. » Voilà un jugement bizarre. M. Ehrenbourg a-t-il entendu parler du succès d'un certain Voltaire? Et croit-il vraiment que ce peuple-ci brille plus par ses romanciers que par ses moralistes? Mais ce principe était nécessaire à la thèse... La thèse est, au fond, assez grossière : c'est le culte de la Vie, de la Vie, que M. Ehrenbourg définit sans doute comme le mouvement des forces qui lui plaisent, les autres forces sont censées n'être que réaction et que mort. « *Vous êtes les damnés, nous sommes les élus*, est-il dit dans les *Châtiments*. *Regardez-nous sourire...* » Cela étant admis, les écrivains bourgeois ou embourgeoisés sont brouillés avec la Vie; les communistes ou communisants servent cette déesse. D'où la condamnation de M. Jules Romains, complice du fascisme (!), de M. Duhamel, patron des pêcheurs à la ligne, de M. Mauriac qui, cependant, est, bon gré mal gré, un des vers rongeurs de la société capitaliste : « *Quel athée furibond, quel satirique révolutionnaire pourrait, avec une âpreté plus grande, raconter ce qu'est une vertueuse famille catholique?* » Peut-être souvient-il à mes lecteurs que j'avais dit à peu près la même chose sur le *Nœud de vipères*, et souhaité lire la préface d'une traduction soviétique. Voilà mes vœux comblés... M. Malraux et

es M. Gide échappent presque seuls à la dureté
ne spartiate de M. Ehrenbourg, le premier parce
-t qu'il a promis de s'engager dans l'armée rouge,
n- le second parce que, dédaignant l'Académie et
-d- l'Eglise, il a choisi la cause de la Vie... Les
-a- gens de goût auront plaisir à voir en revanche
-u- les surréalistes éreintés sans miséricorde, no-
-t- robsant leur prétendu bolchevisme. Le chapi-
-e- tre est un des plus drôles et des plus brillants
-se- de *Vus par un écrivain d'U.R.S.S.* Il y est dit
-o- fermellement que si les ouvriers ouvraient
-à- jamais les œuvres d'avant-garde, « ils range-
-i- raient sans tergiverser ces « serviteurs de la
-n- Révolution » parmi les simples voyous ». Bien
-s- entendu, il paraît que le surréalisme donne
-t- encore une preuve de la décadence bourgeoise...
-t- Tout est dans tout.

Quant aux thèses positives, nous apprenons
que les écrivains soviétiques veulent aider à la
conquête de la culture par le prolétariat, « au
prix de souffrances et d'efforts incessants »,
mais que deux dangers les menacent : « la
tentation de simplifier, de niveler, de rempla-
cer tous les instruments par le seul tambour,
et le risque de compliquer, de substituer à la
vie vivante (?) le jeu, les jongleries d'idées
faciles et de mots rares, l'inflation de la pensée
que suit inévitablement l'inflation du sang ».
En somme l'esthétique est constante, éternelle
même, mais il est prudent pour M. Ehrenbourg
de l'appeler morale communiste, et le bon goût
nécessité tactique. Le livre n'en reste pas moins
agréable. Même les confrères qui y sont mal-
traités sentiront la gloire de ne l'être pas
comme dénués de talent, mais comme ennemis
de la Cause.

Passons aux antipodes. M. Paul Claudel vient
de réunir dans un recueil de *Positions et pro-
positions* un certain nombre de fragments et
d'essais, tous fort intéressants pour des raisons
diverses. Une lettre de 1906 donne des détails
sur la composition des Grandes Odes. Certaines
pages sur l'art chrétien auraient ravi Huys-
mans, dont elles ont pris le style : « Ces éclabou-
sements malpropres sur les murs, ces his-
toires flasques de tous côtés nasillées par
d'épouvantables sacristains... » Mais, chose
curieuse, c'est le ton de Péguy qui frappe le
plus dans quelques passages dont la beauté,
la grandeur et la bonhomie sont vraiment re-
marquables. Le chapitre appelé « La troisième
rencontre », commentaire de l'Evangile de Jean
en style populaire, mérite d'être cité à cet égard,
et aussi la « Lettre sur saint Joseph » : « C'était
à la fois un ouvrier et un gentilhomme. Il
était hilare et silencieux, avec un grand nez
noble, des bras musculeux et des mains dont
un doigt était souvent enveloppé d'un linge
comme il arrive à ceux qui travaillent le bois,
etc... » Le langage « claudélien » est en géné-
ral absent de ce livre, dont le registre va de
la prose la plus sèche, la plus rigoureuse, la
plus didactique, à une familiarité presque in-
correcte, mais de matière excellente.

Un grand nombre de fragments sont con-
sacrés (c'est le cas de dire) à exposer la théo-
logie avec une clarté et une assurance où il
y a, je le crains, un tout petit peu de para-
doxe... Quand il traite du problème du mal, de
la liberté laissée à la création ou de l'enfer
(p. 108 et seq.), M. Claudel semble trouver le
catéchisme aussi évident, et aussi *obvie* que
l'arithmétique. Il met aussi une joie excessive
à déclarer son mépris de la philosophie, « nos
romans médiocres et bizarres comme ceux de
Ferguson, nos théories absurdes et contradic-
toires dans les termes comme le darwinisme ».
Bien des penseurs ecclésiastiques ont moins
de désinvolture que ce laïc. Heureusement, car
cette apologétique à coups de poing ramènerait
peu de gentils. Il y a dans *Positions* des pas-
sages où, pour mieux narguer la raison com-
mune, M. Claudel se livre à des sophismes un
peu ostentatoires. Je recommande à cet égard
le chapitre « Tendre la joue gauche », où il
est dit que « c'est un mouvement offensif,
peu de danger et de menace. Car on nous
frappe la joue, nous tirons au cœur. C'est une
voie de fait. Nous nous conformons à l'attaque,
et de l'insulteur d'un homme nous faisons l'in-
sulteur d'un Dieu ». Voilà une rhétorique splen-
dide; on ne soupçonnera pas le christianisme
claudélien d'être tolstoïen ou bouddhique.
M. Claudel nous démontrerait aussi bien que
*Quiconque usera de l'épée... veut dire : Tue,
tue, assomme !*

Malgré quelques bizarreries et quelques
ostentations de cet ordre, le volume est plein
de choses belles et même sublimes. On y re-
trouvera la préface au livre que feu Jacques
Rivière écrivit *A la trace de Dieu*, et où se
trouvent (p. 81 et seq.) des vues admirables sur
le caractère intemporel, apolitique, de la foi.
Je pense que M. Claudel aventure souvent la
doctrine, et je ne sais si le rôle d'ultra-
de *zélante*, qu'il se donne serait avoué par l'Eglise,
au cas où il faudrait trancher là-dessus. Le
spectacle du jeu relève du moins de la haute
littérature. Il scandalisera moins de bonnes
âmes qu'il n'en époustoufflera de mauvaises. Et
en tout état de cause, on accepte d'un grand
écrivain ce qui agacerait chez un médiocre.
Le volume de M. Claudel peut fournir de nom-
breux morceaux d'anthologie. Il est fâcheux
que ce génie s'y arroge des droits contre le
bon langage, et je n'entends pas du tout ici
le langage académique. Quand on lit « [une
telle chose] est quelque chose d'où vraiment
une vertu ississe » on doute que l'auteur sache
manier l'archaïsme, et quand il écrit : « l'im-
mortalité de l'âme a été controuée par la
science », il a tort, réellement tort, de croire
que *controuer* ait la même racine et le même
sens que *contredire*. C'est plus grave que d'épi-
loguer sur connaissance, *co-nnaissance*...

ANDRÉ THÉRIVE.